

LA DÉCLARATION D'AMOUR D'ÉRIC CORNE

Il existe des romans d'amour, des musiques galantes. Mais qu'en est-il des peintures d'amour ? L'histoire de l'art n'a pas retenu ce « genre ». Qu'importe, Éric Corne se l'est approprié dans sa nouvelle exposition chez Patricia Dorfmann, à Paris. Il s'agit du peintre et son modèle, pense-t-on de prime abord dans cette représentation d'une jeune femme offrant son corps au pinceau de l'artiste. Ce dernier porte des gants de boxe, pour se battre à la fois avec la matière, son sujet et la toile blanche. Une lutte pied à pied dont il ne sort pas exténué, mais rasséréné, comme si l'amour même du modèle accouchait du peintre, lui ouvrait des pistes, ravivait une palette longtemps sombre. Nous ne sommes pas dans le mythe de Pygmalion, mais plutôt dans celui de Gradiva, de cette sculpture qui prend chair, affole les sens et libère l'imaginaire. Dans les

deux grands formats exposés, la femme-sémaphore tient à distance le doute et la mort, semble narguer Charon traversant le Styx, pousse l'artiste à se dépasser, à peindre pour ne pas mourir. Au temps long du combat pictural s'oppose celui court des dessins, « expiatoires et non préparatoires » de l'aveu de l'artiste, foisonnements d'indices et rognures d'amour, hommages à la femme amante et protectrice. Une leçon et une déclaration. ■ ROXANA AZIMI

ÉRIC CORNE, 50 DESSINS POUR UNE PEINTURE, jusqu'au 20 avril, Galerie Patricia Dorfmann, 61, rue de la Verrerie, 75004 Paris, tél. 01 42 77 55 41, www.patriciadorfmann.com



Éric Corne, *Ton coeur a la forme du gant de boxe avec lequel je peins tous tes contours*, 2013, huile sur toile, 240 x 270 cm. Courtesy Galerie Patricia Dorfmann, Paris.

Performances à tous les étages



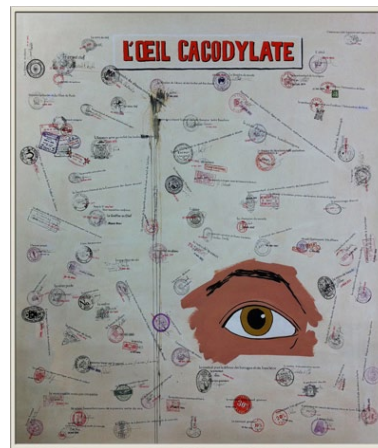
Vue de l'exposition « Jean Dupuy : les années collectives (1973-1983) », galerie Loevenbruck, Paris, 2013. Photo : Fabrice Gousset.

A priori, une exposition basée sur des documents d'archives, affiches et autres films pourrait sembler fastidieuse. Il suffit de voir « Jean Dupuy, les années collectives » à la galerie Loevenbruck, à Paris, pour s'assurer du contraire. Jouvissive, érudite, hilarante parfois, elle fait souffler un vent frais en nous replongeant - sans mélancolie vintage -

dans l'âge bienheureux des performances organisées par l'artiste français entre 1973 et 1983. Dans son atelier de SoHo à New York ou plus tard à Paris, il convoque et met en musique (discordante forcément) « une salade d'artistes », hier inconnus, aujourd'hui gotha de l'avant-garde, de Joan Jonas à Gordon Matta-Clark, en passant par Robert Breer. ■ R. A.

JEAN DUPUY, LES ANNÉES COLLECTIVES (1973-1983), jusqu'au 11 mai, Galerie Loevenbruck, 6, rue Jacques Callot, 75006 Paris, tél. 01 53 10 85 68, www.loevenbruck.com

Cadavres exquis



Gilles Barbier, *L'œil cacodylate*, 2013, encre et gouache sur papier, 140 x 122 cm. Courtesy Galerie Georges-Philippe & Nathalie Vallois, Paris.

Il faut oser se mesurer aux cadavres exquis, célèbre jeu surréaliste inventé vers 1925. La galerie Georges-Philippe et Nathalie Vallois, à Paris, s'y était frottée en 2003. Dix ans plus tard, Nathalie Vallois renoue avec cette verve automatique et collective en mélangeant de somptueux cadavres exquis des années 1930 avec des œuvres d'artistes contemporains, de John Stezaker à Hans-Peter Feldmann. Une réussite, tant sont parfaitement maîtrisés l'enchaînement du coq à l'âne, le mélange transgressif, les courts-circuits visuels. Malgré les allers-retours temporels, les œuvres semblent sans âge, les cadavres bigrement actuels. *L'œil Cacodylate* revu et corrigé de Gilles Barbier a un air de famille avec celui de Picabia. Mais les signatures amies ont été remplacées par des tampons administratifs loufoques, tels que celui de « l'expert international en charge des problèmes compliqués et délicats ». Une malice que n'aurait pas désavouée Picabia. ■ R. A.

CADAVRES EXQUIS, jusqu'au 15 mai, Galerie Georges-Philippe et Nathalie Vallois, 36, rue de Seine, 75006 Paris, tél. 01 46 34 61 07, www.galerie-vallois.com